

« Quand il commente à son tour l'exemple chomskyen en décembre 1964, [green colorless ideas] Lacan reprend à son compte la critique de Jakobson. /.../ Lacan oppose donc une théorie formelle du signifiant à un modèle grammatical. /.../ En bref, contre un risque d'un retour à l'intuitionnisme, Lacan joue la carte de la logique **frégéenne** dont il vient de découvrir l'importance. /.../ Ce passage d'une théorie du signifiant à sa logique s'opère pour lui à travers l'exposé de J.-A. Miller ».

**Elisabeth Roudinesco**, 1986, *Histoire de la Psychanalyse en France*, tome 2, p.409.

« Néanmoins, il m'a semblé que c'était une voie plus simple pour faire sentir une certaine dimension, que de conseiller, par exemple, la lecture, voire de la commenter, de M. **Frege**, mathématicien de ce siècle qui s'est consacré à cette science en apparence la plus simple des simples, qui est l'arithmétique, et qui a cru devoir faire des détours considérables ... pour démontrer qu'il n'y a aucune déduction possible du nombre 3, à partir de l'expérience seulement. »

**Jacques Lacan**, *Le Séminaire*, Livre IV, La relation d'objet, p.236-237, séance du 20 mars 1957.

Cité par **S. Stoianoff**, 1996, *Qu'en dira-t-on?* p.123, L'Harmattan.

A titre d'apologue voici un *remake* : « Je n'aime pas les divorcés et autres tenants des familles recomposées. C'est là mon droit le plus strict. Par principe dans ma famille on ne s'assied pas sur la même table que ce genre de proscrits. Le 'hasard' fait que j'étais au premier rang lorsque 'qui de droit' est passé. Il m'a tendu la main que j'ai refusée au prétexte que la mienne allait être salie. A ce moment fuse d'on ne sait où un : 'casses-toi pauvre con', qui m'a laissé dans le doute quant à savoir qui avait dit ça. Après-coup j'ai lu dans la presse que la vox populi attribuait cette réplique au premier personnage de l'état. J'en suis resté coi ».

Il est dans les attributions d'un praticien de la psychanalyse de statuer en toutes circonstances sur le lieu<sup>1</sup> d'où émane une énonciation.

<sup>1</sup> L'invention du *foro interno* séduit et trompe à la fois puisqu'elle fonde la fiction d'une intériorité susceptible de s'ériger en forteresse. Le problème du lieu psychique, ou encore de la *psychische Einwohnung* selon Franz Brentano, a suscité tout un travail autour de la métapsychologie chez Freud, mais aussi chez Heidegger à partir du lieu *Stelle*, la position *Stellung*, la « pré »-position *Vorstellung*, etc. dont l'instanciation (Sigmund Freud parlait de *Besetzung*, qui est autre chose qu'un simple investissement) introduit toute une dynamique. Qui va des chaises musicales aux changements de phase en physique, et qui suppose des mutations et délocalisations (*Ent-stellungen*) qui traduisent des tentions. Tensions qu'on hypostasie sous forme de « volonté » ou « d'in-tensions », susceptibles d'être diversement attribuées, à des robots ou à des sujets, en tout cas à des agents substantiels ou subtils, obéissants à des programmes et des formatages préétablis. Le terme de « mansion », en tant que lieu de séjour, qui succède à l'antique notion de plérôme, se transforme à son tour en di-mension, en l'espèce celles dont parle Jacques Lacan par exemple, qui donnent lieu à des agencements (susceptibles de remplacer les « constructions dans la cure » selon Freud, et tomber sous la catégorie du *Gestellt* heideggérien). Ordination et agencements topologiques qui font écho au « champ freudien », pour les uns, à la toute récente théorie des « cordes en boucles » (*string theorie*) pour les autres. Il reste que le parcours de chacun s'effectue sur un rail, rail du désir pré-inscrit qu'on nomme aujourd'hui géodésique.

Ce que résume la question « Qui est qui ? » Question qui, en l'occurrence, est susceptible de virer vers un QUI CENSURE QUI ? Qui est l'en-qui-quineur ? Et d'abord, où est la censure dans mon apologue ? Qu'est-ce que la censure ? Mon *Larousse* (1980) dit ceci (je résume) : « /.../ Examen qu'un gouvernement fait des livres, journaux, pièces de théâtre, films, etc. avant d'en permettre la publication. /.../ Psychanal. Fonction de contrôle qui règle en les déformant l'accès des désirs inconscients à la conscience /.../ ». Définition qui me remet à ma place. Quand je dis *r'emet* c'est pour alerter votre sentiment translinguistique. Bref, quelque chose de la vérité est en cause dans la censure. En effet, le récit d'un rêve comporte des trous, des blancs, et c'est cette sorte de « caviardage » que Sigmund Freud attribue à la censure. Reste à savoir si cette censure est due au 'Je' conscient où si elle ne serait pas constitutive du sujet de l'inconscient<sup>2</sup>.

Pour ma part, ce qui m'avait frappé dans les premiers écrits de Freud c'est l'instance de la *Deckung*, du recouvrement, dont l'inverse serait la mise à nu, voire la mise à plat de la structure discursive.

A une certaine époque j'avais subsumé ce travail quasi archéologique sous le vocable de 'Principe du Découvercle', mais passons. Compte tenu de la grande variété de procédés de falsification, de cryptage, de sophistique et de désinformation, qui laissent parfois croire qu'il y a anguille sous roche là où gît le rien, il y a lieu de penser que quelque chose est en-jeu dès lors qu'on se livre à ce jeu de cache cache, consciemment ou non. La cryptographie dans sa fonction translinguistique est là pour nous donner l'idée d'un contournement subtile de la censure. Ainsi, l'insistance avec laquelle Jacques Lacan manie, à l'instar de la Cabbale, certaines suites consonantiques appelle une lecture avertie. Entre autres exemples, sa référence à « la calamité (KLM) qui est derrière toute l'aventure tragique (11.01.1961) », à la « calamité *fondamentale* autour de quoi tourne le destin du héros tragique » (25.01.0961), puis aux « lapsus calami » et enfin au « calame » tout court, nous incitent à élargir notre champ de recherches.

Notamment du côté d'auteurs qui sont à fréquenter avec quelque discrétion, tel ibn Arabi, qu'il nous faut bien ranger parmi les mystiques. Dans son *Traité de l'amour* (chez Albin Michel, 1986, p.284) il est dit que « la première réalité qu'Allah créa fut le Calame ». Allah lui dit : « Ecris, au nom d'Allah », puis il ajouta : « Fait couler *ce qui doit être* jusqu'au Jour de la Résurrection ».

Ainsi, le calame est-il la source de tout ce qui existe, ce qui fait dire à Lacan que le lapsus n'est pas un acte manqué mais bien un acte (divin) réussi.

Censure et transgression formant couple, il est des cas où cette synergie saute aux yeux. Sous Staline le fait de déclarer que le pain n'est pas du pain mais de la brique suffisait à vous envoyer au goulag. Bien avant lui l'Inquisition imposait déjà en Occident une forme d'autocensure, dès lors qu'elle se montrait sourcilleuse envers le moindre 'détail'.

Le 'scolastiquement correct' sévissait aussi bien du côté de l'Islam, puisqu'un Averroès s'était vu démis et ses fonctions et exilé peu avant sa mort en 1198, pour

<sup>2</sup> Quelque part : « ça parle », voire même : « ça pense en moi et pour moi ». Le statut de « qui » parle fait l'objet d'intéressants développements dans *De Libera : Archéologie du sujet*, (chez Vrin, p.32, note 2) et ce à partir des travaux de Vincent Descombes. Ça nous plongerait dans des considérations qu'il est impossible d'insérer dans le présent travail. En effet, partant d'une « interprétation illocutionnaire » du cogito chez Jean Luc Marion on serait conduit à repenser le sujet comme « agent de la pensée » et à s'interroger sur le point de savoir si Dieu ne serait rien d'autre que le lieu d'une grammaire universelle où seraient déposées toutes les propositions grammaticalement correctes, sauf une. Avec pour corollaire la promotion de la calamiteuse C.I.A. au titre d'agence panoptique du Grand Ordinateur, lui-même suppôt du Créateur. Il s'agirait in fine d'un modèle d'instanciation transférentiel dont le paradigme demeure le *Banquet* de Platon. Où il est dit que l'amour d'Alcibiade effectue une chicane puisqu'il s'adresse à Agathon par delà Socrate.

avoir inconsidérément commenté Aristote, Aristote qui n'avait cure de la parole révélée et donc proclamait l'éternité du monde. Ça n'a pas empêché ibn Arabi d'assister à l'enterrement du Commentateur d'Aristote. Paradoxalement, ce qui opère du côté de la censure c'est la logique d'Aristote, celle du tiers exclu qui implique qu'on soit ou dans le vrai ou dans le faux. Il s'agit là d'un *vel* exclusif, ou encore : forclusif, au sens où le monothéisme ne se contente pas d'une position monolâtrique, comme celle d'Abraham, mais exige que tel Dieu soit la source exclusive de toute vénération, ainsi que, par exemple, Moïse s'en était fait le prophète. Evidemment il n'a pas manqué d'esprits rebelles, anti-aristotéliens, parmi lesquels il convient de compter un certain Stéphane Lupasco, ésotériste à ses heures, et à qui on doit (entre autres) un « principe du tiers inclus ». Lacan s'en est inspiré après l'avoir fréquenté à Sainte Anne, mais il s'est bien gardé de citer son nom.

Au Moyen Âge, un Pierre Lombard, dont les « Sentences » ont été copiés par tous les grands théologiens de l'époque, n'a cessé d'être cité en ce sens, à savoir qu'une religion révélée ne saurait être en aucun cas mise dans le même sac que d'autres institutions religieuses. Principe qui a été invoqué au XIX<sup>e</sup> siècle par un pape afin de condamner la position des francs-maçons qui avaient tendance à situer toutes les religions, et donc toutes les divinités, sur le même plan. Foin, par conséquent, de toute tentative d'œcuménisme, voire d'énonciation collective garante de l'existence d'un inconscient collectif.

La censure porte sur une doxa, et donc sur une position exprimée ou suggérée, et sur ce dernier point elle peut se montrer particulièrement sourcilleuse.

D'où le luxe de précautions oratoires que s'imposent depuis toujours ceux qui sont au parfum des dangers encourus. L'art de la parole est d'un exercice difficile et contingenté. Tout spécialement comme ici où, sous l'égide du discours universitaire, la police des discours exclut toute forme de prise émergeante de la parole. Nous ne sommes plus en 1968 au théâtre de l'Odéon à Paris, où il m'a été donné d'entendre un échantillon de discours continu, absolument dépourvu de toute forme de ponctuation, à côté de quoi l'*Infini* de Sollers n'est qu'une pâle imitation. Par de ça ici ! Nous sommes sous le régime de la parole mise sur liste d'attente. Sur le divan il est, au contraire, recommandé de rompre ce que Jacques Lacan nommait 'les amarres de la parole'. On en attend certains effets à condition que ça puisse cesser à partir d'un certain moment. Il est vrai que nombre 'd'analysés' courent les rues en continuant de déblatérer comme s'ils étaient encore sur le divan. C'est un effet de formation ou plutôt de carence de formation.

Je me permets de proposer ici un échantillonnage des effets de censure a minima, tout à fait courants, mais qui témoignent d'une certaine retenue de la parole apparemment sans cause. J'appelle 'effet de formation' leur repérage dans la cure et la recherche des raisons de la mise en œuvre de cette sorte de tics de langage.

Je passe évidemment sur les modes d'adresse à autrui, incontournables sous certains climats, et qui témoignent non seulement d'une certaine déférence mais de la position subjective assumée dans un contexte sociologique donné par celui qui parle. Inversement la transgression plus ou moins préméditée de ces usages devra également être prise en compte. La parole muette a ici sa place, et il convient de se rappeler que le silence de l'autiste témoigne de ce qu'il est définitivement mort de honte.

Ce n'est pas lui qui aurait pu préférer le 'casses-toi pauvre con' de calamiteuse mémoire. Il me faut exclure à regret parmi mes exemples les cas appartenant à des contextes psychopathologiques complexes, notamment les cas de dépersonnalisation

avérée. Et pourtant j'ai la faiblesse de considérer ces modifications quasi corporelles comme des points de passage, des mutations, analogues à ce qu'on nomme changements de phase en physique. Ainsi Untel, selon ibn Arabi, qui venait de trahir sciemment un secret qu'il s'était juré de garder, se liquéfie littéralement, ne laissant comme trace de son existence qu'un mince filet d'eau sur le sol. Pour ma part je crois savoir que celui qui trahit sans se douter et qui s'en aperçoit quand même doit, au contraire, se pétrifier. Quid des « évaporés » qui évolueraient dans l'entre deux ?

Se situant dans un cadre de travail en groupe, voire dans celui d'un colloque comme ici, certains éprouvent la nécessité systématique de s'excuser de prendre la parole. L'interdisciplinarité peut en être le prétexte actuel, mais à bien y regarder ça répond à un besoin a priori de se situer en position de transgression à l'égard d'un consensus supposé. Ce sont là des choses bien connues des spécialistes des modalités conversationnelles et je n'insiste pas. Il s'agit d'une oscillation subjective entre les deux pôles antithétiques, du plaire et du déplaire. On est d'autant plus porté à faire des efforts pour capter l'attention d'autrui, voire à le séduire, qu'on a manifestement le désir de le choquer. Technique bien rôdée chez ceux qui titillent l'ironie et même le mot d'esprit, dont l'effet de surprise est d'autant plus grand que le terrain a été préparé par une série de banalités, destinées à détourner la vigilance d'autrui. L'argumentaire de base proposé à autrui s'accommode aujourd'hui (de la part du locuteur) d'une kyrielle de « quoi », laissant entendre que la butée du discours relève de l'évidence, et une fois l'assentiment d'autrui obtenu le tout sera emballé dans un « ma foi voilà ! » conclusif.

Or, l'acte de parole a de multiples ressources, notamment emphatiques, qui vont du votif au comminatoire en passant par toutes les nuances de la plainte, les traits de l'injure et les promesses de réconciliation. Quid d'un discours où tous ces registres seront gommés sous le prétexte que toute violence, et notamment verbale, devrait être censurée ?

La prise de parole est un acte performatif qui devrait disposer de la spontanéité requise. Sigmund Freud ne cessait de se plaindre de l'esprit d'escalier qui lui interdisait l'intervenir au bon moment et donc le forçait de marquer toujours un temps de retard. La parole dérange et lorsqu'on craint de déranger et d'indisposer autrui on pratique certaines formes de procrastination. Ainsi l'analysant dira par exemple : « je voudrais vous raconter un rêve ». Que ne dit-il pas d'emblée « ce soir, j'ai rêvé de ... » ? Qu'est-ce qui le retient de dire ? En général il ne sait pas les raisons de ce renvoi à plus tard de l'énoncé des faits à proprement parler.

Il peut même multiplier à l'infini les effets d'annonce de ce qu'il pourrait virtuellement dire mais qu'il ne dit pas. Est-ce un effet de censure ? Ou s'agit-il simplement d'un conditionnement sociologique ?

On répertorie aujourd'hui tout un ensemble de conduites de ce type sous l'égide d'une entité fourre-tout qui est la phobie sociale, chose qui concerne une bonne moitié de la population active, alors que par ailleurs on n'a que le mot d'émancipation à la bouche.

Les recettes de cette émancipation sont déjà inscrites dans le texte de la sociologie du XVIIIème siècle, qui se nourrit certes d'encyclopédisme mais surtout d'ésotérisme, d'occultisme et de magie.

Ceci au prétexte que la science infuse (et les « supposés savoir » qui y ont accès), d'essence diabolique, est susceptible d'offrir, du moins à certains Elus, un statut quasi adamique et donc régénéré. Le mythe de l'Androgyne fascine, habillé qu'il est désormais de la promesse que la divinisation de l'homme passe par la reconquête de ce qu'Adam aurait perdu avec le Paradis. A savoir sa moitié féminine.

Mythe que cultivait déjà la Cabbale et que Maïmonide a combattu au nom d'un certain rationalisme. Les rêveries du ci-devant Wilhelm Fliess ayant gagné Freud, eu égard aux liens d'amitiés qu'ils entretenaient, le dit Freud fonce tête baissée dans le godans de la bisexualité, bisexualité qu'au XXème siècle l'avant-garde de l'Europe occidentale a ludiquement tenté de mettre en pratique. Ça a eu au moins pour effet de réveiller l'Islam de sa léthargie et de donner un bon prétexte à ce qu'Alexandre Douguine, autre grand ésotériste et conseiller de Poutine, désigne comme « La guerre des Continents », à savoir l'Eurasie contre l'Atlantide.

De quoi s'agit-il ? Procédons à une comparaison. En physique on distingue aujourd'hui la matière de l'antimatière. Si j'attribue à l'Occident la *materia prima* de la pensée, il convient de conférer à l'Eurasie une pensée qui serait l'antimatière. Mon parallèle est d'autant moins saugrenu que Douguine lui-même déclare que l'Occident c'est le matérialisme et que l'Eurasie c'est la spiritualité. Je tente de vous faire saisir le fait qu'il y a totale incompatibilité entre ces deux pensées, l'une souchée sur le droit du sang (la gouvernance de la planète sourit au descendants du May-Flower) et l'autre inspirée par la loi du terroir (là où Gengis Khan met les pieds là réside la Mongolie).

Le recours de ma part à la géopolitique (et donc à un domaine que chacun ici préfère ignorer, ayant été conditionné à ne se fier qu'à ce qui s'est introduit dans son *foro interno*) a le mérite de vous faire toucher du doigt la différence qu'il y a entre deux censures qui fonctionnent au niveau de la subjectivité. Il y a le refoulement et il y a aussi la forclusion. Dans un cas on se situe dans la névrose et dans l'autre on parle déjà de psychose sinon de borderline.

Le **refoulement** s'accompagne périodiquement d'un retour du refoulé. Ainsi, le christianisme ayant occupé tout l'espace de l'ex empire romain, il en a chassé à la fois et le paganisme et les hérésies rivales du dogme chrétien. Avec le temps, le retour du refoulé s'est opéré par la réapparition des textes proscrits (et donc censurés) essentiellement par les biais des contrées qui bordaient l'empire.

Il est convenu à présent de mettre l'embarras causé par ce retour du refoulé, sur le compte de la complexité (elle tout à fait réelle) des situations qu'il cause. Complexité qui déboule à tout bout de champ et dans laquelle on opte de trancher par un « on dira que ... ». Formule qui a l'avantage de constituer un double lien puisqu'elle associe l'interlocuteur au court-circuit qu'on emprunte, tout en conjurant les effets pernicious du « qu'en dira-t-on ? »

Dans le cas de *La guerre des continents*, et donc la thèse de Douguine, il y a **forclusion**, puisqu'il ne s'agit plus de bords ni de frontières entre deux domaines mais d'une faille entre deux conceptions radicalement incompatibles. Ce qui risque de faire retour c'est catastrophiquement le réel, sous la forme, aujourd'hui prévisible, d'une guerre sans merci.

Mon présent millénarisme ne vas pas jusqu'à exclure que le réel lui-même puisse faire lien à la limite, selon une casuistique qui prétend qu'impossible n'est pas français. Une zone tampon est imaginable pour peu qu'il y ait assez de kamikazes susceptibles de s'interposer au sein même des fractures qui définissent les plaques continentales.

Ceci à l'instar de ces quelques martyrs thérapeutes, qui consacrent leur vie à la tâche miraculeuse de porter à bout de bras les coulées de lave de la psychose. La faille : là est le danger ! Si les orants s'alignent et se serrent les uns contre les autres, face à la Mecque, au temps de la prière c'est pour que nul démon ne puisse s'établir dans l'espace vide potentiel. A l'inverse, que penser de la psychanalyse qui n'a de hâte que des desserrer les nœuds mentaux et d'aérer le paysage affectif ? Que dire du

culte de l'entame dans certains cercles féministes ?

Tout choix comporte en son essence une forme de censure mais je ne pense pas (sic : là je me défends de penser) que troquer la rose contre un lotus soit de nature à régénérer les symboles, encore que les nestoriens s'y soient semble-t-il essayés en Mongolie. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, ils ont inventé la **lotus-croix**. Et pourtant ils ne croyaient pas à la divinité du Christ. Point de dogme trinitaire chez eux et par conséquent : mise au placard des motifs de discorde entre chrétiens, du moins en théorie. Ils se dispensaient fort logiquement de chanter le « chez nous soyez reine, qu'on prie à genoux, soyez la souveraine, chez nous, chez nous », qui berçait nos campagnes il y a quelque temps encore. Ceci dit : Allez en paix ! Que Dieu vous garde (Spassi-Bô) !

#### QUI CENSURE QUI ? (Résumé)

Qui censure qui ? A n'en point douter une question aussi en-qui-qui-nante ne saurait être posée que par un praticien de la psychanalyse. La chose sera examinée à la lumière d'un paramétrage actualisé, mais d'abord l'analyste a à répondre là où l'on l'attend en ce colloque, à savoir : « qu'en est-il des effets de la censure inconsciente et notamment celle du Surmoi ? ». Or, il y a une réelle menace qui pèse sur l'exercice de la psychanalyse en tant que pratique, qui, comme telle, devrait désormais se prêter à évaluation, car beaucoup de choses ont changé en Occident depuis les travaux de Freud. Ce qui suit se réfère en premier lieu aux bandes dessinées qu'utilise Freud pour parler de la censure. Il avait en vue le « caviardage », en tant que résultat de la censure de certains articles dans les journaux et revues, s'exerçant au moment de mettre sous presse, avec pour résultat l'apparition de blancs sur les exemplaires livrés aux lecteurs. Pour employer une métaphore empruntée au champ de la physique, le psychisme va être conçu comme une chambre à ionisation dont l'entrée serait gardée par un censeur, un ludion ou un démon, chargés de trier les particules, étant supposé que le déplacement de ces dernières serait soumis à une certaine règle d'exclusion. Or, Freud nous propose deux modalités de tri : le refoulement, d'une part, et la forclusion, d'autre part. Faire passer son point de vue du plan individuel au domaine social est une des visées propédeutiques de cette contribution.